

changer

Une initiative:

Semaine d'action
et de réflexion
en Lorraine

Un document:

La réconciliation
soudanaise

***Une histoire
vraie:***

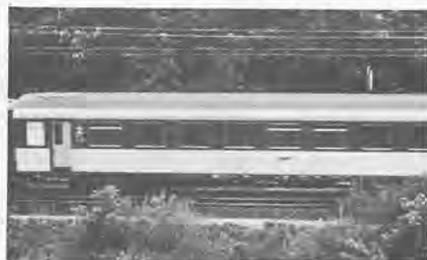
Le Noël
d'un débardeur



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

«Winterthur»
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur



Une voiture SNCF



D'autres voitures SNCF

Continuez avec nous

Le train, tout le monde le sait, vous conduit partout en France, rapidement et en toute sécurité. Toutefois, il ne peut vous déposer au pied de votre porte ou vous accompagner dans tous vos déplacements.

C'est pourquoi la SNCF met à votre disposition un service de location de voitures sans chauffeur dans plus de 200 gares.

Voyagez en vous reposant et continuez votre route en toute sécurité : la voiture de location qui vous attend dès votre arrivée à la gare est aussi une voiture SNCF.

La réservation est gratuite et peut être faite par téléphone à PARIS 292.02.92, à BORDEAUX 91.20.65, à LYON 37.14.23 et à MARSEILLE 50.83.85, ainsi que dans toutes les grandes gares ou auprès de votre agence de voyages.

train+auto
SNCF
LOCATION DE VOITURES

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. -

Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. -

Autres pays par voie normale : FF 55 ou Fr.s. 30. - Pays d'outre-mer, par avion : FF 65 ou Fr.s. 32. - Prix spécial étudiants, lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th. De Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116 Paris). C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.



Pas de fête sans RIMUSS

RIMUSS-Party, piquant :

RIMUSS-Asti, doux — le jus de raisin mousseux sans alcool, chez USEGO, COOP, INNOVATION, PLACETTE, etc.

Sans laisser d'adresse

Quittant leur métier, leur terre d'asile, leur confort, confiant même, dans certains cas, leurs enfants à des parents, des amis cambodgiens réfugiés ou émigrés en France sont partis récemment sans laisser d'adresse. Faisant passer avant toute autre considération la volonté de sauver leur patrie exsangue, ils ont rejoint leurs compatriotes dans le maquis. Ont-ils quelque chance de réussir ? Ils se sont sans doute posé la question. Mais on peut douter qu'ils se soient attardés à ce genre de calcul. Ils ne pouvaient pas rester plus longtemps loin de leur peuple martyr.

Leur courage est une leçon. Serions-nous prêts, pour

Et l'amitié ?

Qu'un homme comme Robert Boulin, connu pour sa droiture, apprécié de tous, y compris de ses vis-à-vis à la table de négociation, ait pu en arriver à un pareil acte de désespoir en dit long sur la grande solitude des hommes politiques.

On a rappelé à propos de ce drame le cas de Roger Salengro, ministre de l'Intérieur du premier cabinet

notre patrie, aux mêmes sacrifices ?

Puisse leur hardiesse donner à leurs compatriotes la volonté de survivre jusqu'au jour où, espérons-le de tout cœur, le cauchemar cambodgien touchera à sa fin.

de Front populaire, en 1936. Même si les deux affaires se ressemblaient peu, lui aussi, à la suite d'une campagne de presse, avait mis fin à ses jours. Quelques semaines auparavant, mais sans pouvoir empêcher l'issue tragique, Léon Blum avait au moins fait un appel pathétique à la Chambre des députés : « Je vous le demande, s'était-il écrié, pensez à l'homme, car il y a un homme dans cette affaire,

avec un cœur d'homme, qui depuis des semaines est affreusement torturé. Oh ! Je le sais bien, messieurs, vous le savez comme moi, on essaie dans ce cas-là de contraindre, de refouler en soi sa souffrance. On dit à ses amis : « Ce n'est rien, cela ne compte pas ». Et puis, quand les amis vous suivent des yeux, ils vous voient un visage altéré, alors ils éprouvent dans leur amitié, dans leur tendresse, à quel point un cœur d'homme peut être rongé par une calomnie comme celle-là. »

N'y aura-t-il eu ainsi personne, parmi les amis de Robert Boulin, pour déceler la souffrance de cet homme et pour lancer l'alarme ? On ne saura sans doute jamais toutes les raisons du drame. Mais on espère que quelques-uns auront tiré la leçon : la vie politique ne vaut pas plus cher que l'amitié.

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

Une reine

Ce n'est pas courant qu'une jeune femme de la bourgeoisie parisienne se retrouve brusquement à la tête d'une grande ferme et l'exploite mieux que la plupart des hommes de métier n'auraient pu le faire.

Sur ces cent-dix hectares d'herbages, son mari élevait des moutons et engraisait des bœufs... Restée veuve en 1940 avec ses trois enfants à élever, elle n'avait pas hésité à reprendre la charge de l'exploitation. Malgré les contraintes de l'occupation allemande et avec un personnel de fortune, elle avait fait peu à peu de sa ferme et de son troupeau un modèle dont la réputation grandissait. Après la guerre on venait de partout lui acheter des bœufs.

Bien qu'elle ait aujourd'hui dépassé soixante-dix ans, elle était allée hier à Rouen faire visite à un de ses vieux collègues du conseil municipal, hospitalisé et mal en point.

C'était l'occasion pour un garçon qui a commencé à travailler dans cette ferme à 14 ans - il y a dix-huit ans - de nous parler d'elle...

« Son secret, disait-il, c'est qu'elle ne négligeait aucun détail ! Elle faisait tout à la perfection, et jusqu'au bout. Elle n'aurait jamais remis à plus tard les soins dont une brebis - ou une personne - avait besoin. »

« Parlez d'elle à n'importe qui autour d'ici et vous verrez ! Tout le monde l'aime et la respecte... C'est la reine de la région ! »

Philippe Schweisguth

Session d'hiver à Caux

La session d'hiver (22 décembre 1979 - 6 janvier 1980) sera centrée sur le même thème que celle de l'été : Comblé le fossé.

« Au delà des fossés, lit-on dans le prospectus annonçant ces journées, n'y a-t-il pas celui qui existe entre l'homme et son Créateur ? Noël est la promesse de cette réconciliation. Comment vivre chaque jour la réalité qui en découle en famille, au bureau, à l'usine, voire dans la politique - tel sera le sens de nos réflexions, dans le respect des croyances de chacun. Au seuil de l'année 1980, nous réfléchissons aussi à la qualité de pensée et d'enga-

gement requise pour faire face aux défis de notre temps. Rencontres, séminaires et échanges formeront le cadre de nos journées. Chacun est invité à participer à la marche pratique de ces journées et à financer son séjour dans la mesure de ses moyens et de ses convictions. »

Les portes de Caux s'ouvriront le samedi 22 décembre à tous ceux qui désirent y passer Noël en toute simplicité. La session d'hiver commencera le 26 décembre à 17 h.

(Renseignements et inscriptions avant le 18 décembre 1979 à nos adresses).

La collection reliée 1979

de notre mensuel peut être commandée à nos adresses. Prix : Fr.s. 20 ; 50 FF.
En vente dès la fin de l'année



C'est arrivé au Brésil

Un Noël inespéré

C'était la veille de Noël. Debout devant la porte, ils regardaient à l'intérieur. Un sourire de bonheur éclairait leurs visages.

Puis ils fermèrent la porte et s'assirent à la table de la cuisine pour une tasse de café. Il posa sa main sur la sienne. Ils ne disaient rien, s'émerveillant l'un et l'autre du magnifique cadeau, là, dans la chambre. Des souvenirs vieux de vingt-cinq ans remontaient à la surface.

Il avait connu une enfance épouvantable. Lorsqu'il avait huit ans, on avait assassiné ses parents sous ses yeux. Personne, sauf lui, n'avait survécu à l'attaque de la Fazenda où travaillaient son père et sa mère, par une bande de Cangaceiros, redoutables bandits brésiliens. Ceux-ci l'avaient pris avec eux et il avait grandi parmi ces hors-la-loi dans l'aride Sertao, au nord-est du pays.

Plus tard, il était venu à Rio de Janeiro, où il avait trouvé du travail au port. Pistolet et coutelas à la ceinture ou sous l'oreiller, il était disponible chaque fois qu'il y avait un mauvais coup à faire ou un type à rosser. Rongé d'amertume, il était l'instrument de ceux qui n'agissaient que par haine.

Pendant des mois, il l'avait poursuivie. En fin de compte, elle avait cédé et l'avait épousé. A condition que cela se fasse à l'église. Elle tenait à faire bénir le risque qu'elle prenait !

Cela ne l'empêcha pas de continuer à vivre comme avant et à boire une partie de son maigre salaire. Elle faisait de la couture et vivait à ses côtés dans le désespoir, mais fidèle à la prière.

Leur seule joie avait été leur fils. Mais, deux ans après sa naissance, il fut renversé par la voiture d'un chauffard. Le matin, le fils gambadait joyeusement

dans l'appartement quand le père était parti pour travailler au port. Le soir, le petit corps était allongé sur une table, entouré de fleurs.

Ce fut le coup de grâce. Rien ne l'empêcha plus de boire et de se battre. Elle portait la souffrance de son mari, et la sienne, car il ne leur vint point d'autre enfant.

C'est alors qu'il se produisit quelque chose au port. Une véritable vague de changements. Une vie nouvelle s'empara du monde violent et cruel des débardeurs. Ceux qui avaient fait du vol une habitude devinrent soudain honnêtes. Ceux qui avaient été de toutes les bagarres se réconcilièrent.

Elle vit la bête sauvage se transformer, sinon en doux agneau, en tous cas en homme. Un homme avec qui elle pouvait parler ; un homme libéré de son fiel et de sa hargne. L'esprit divin avait guéri un cœur tourmenté de ses blessures et de ses haines. Certes, elle avait cru que c'était possible, mais sans l'espérer tout à fait. Elle se disait que c'était de sa faute à elle... Maintenant, elle vivait dans l'émerveillement.

De légers pleurs se firent entendre jusque dans la cuisine. Ils échangèrent un regard et se levèrent simultanément. D'un bond, ils se trouvèrent devant la porte, l'ouvrirent avec précaution, entrèrent à pas feutrés et se penchèrent sur le berceau où se trouvait leur grande surprise, le miracle de ce Noël, la petite fille que Dieu leur avait donnée après vingt-cinq ans de mariage.

L'enfant avait cessé de pleurer. Il s'était déjà endormi. Sa mère le regarda avec amour, puis elle leva les yeux sur les larges épaules, la rude silhouette et le visage rayonnant de l'homme.

Evelyn Puig

En Lorraine une semaine d'action et de réflexion

En juillet 1979, le gouvernement français, les responsables de la sidérurgie et les syndicats signaient un accord portant sur la restructuration de l'industrie lorraine du fer et de l'acier. Grâce à un système complexe de « retraites anticipées », de « mises en dispense d'emploi » et de reconversions, notamment dans l'industrie automobile, qui va ouvrir des usines dans la région, cette convention sociale « organisait » la suppression de quelque 20 000 emplois dans le cadre du deuxième « Plan Acier » conçu dès 1978 par le gouvernement. Les parties concernées avaient été amenées à cet accord à la suite de nombreuses pressions et de manifestations importantes organisées par les syndicats nationaux et les sidérurgistes lorrains.

Vu de Paris... et de Thionville

Ainsi fut désamorcé le détonateur qu'était devenue la crise lorraine depuis plusieurs mois. Cette restructuration (qui verra par exemple la société SOLLAC-SACILOR passer de 61 000 salariés en 1971 à 26 000 en 1981), vue de Paris, se mesure en chiffres inquiétants, surtout quand on pense aux jeunes pour lesquels il faudra trouver des emplois nouveaux, hors de ce qui a été la principale activité économique de la région. Vu de Thionville, d'Hagondange ou de Longwy, cela se mesure en une somme de cas individuels, toujours difficiles, parfois dramatiques, impliquant presque chaque fois des sacrifices coûteux concernant le logement, les études des enfants, l'insertion sociale. Ce ne sont pas seulement les mineurs ou les sidérurgistes qui sont touchés, mais aussi les entreprises de sous-traitance, les commerçants ou les agriculteurs comme celui qui a vu « pousser derrière sa charrue les structures métalliques d'une nouvelle usine » lui prenant la meilleure partie de ses terres. Même indemnisé, un agriculteur reste attaché à sa terre, surtout quand elle est très fertile. « Du point de

vue de l'exploitation de ma ferme, déclare-t-il, c'est un grand préjudice. Mais si c'est à ce prix que la Lorraine doit vivre, je suis d'accord. »

Serions-nous prêts à travailler un peu moins pour permettre l'embauche des jeunes ? Ne s'agit-il pas surtout d'une question d'organisation ? se demandent des Lorrains que préoccupent certains aspects de la convention : hommes de cinquante ans payés pour ne rien faire, avenir bouché pour les jeunes, disparition de tout esprit de responsabilité vis-à-vis de l'Europe et du reste du monde.

Une capacité d'accueil inépuisable

Telles étaient les préoccupations des participants aux « Journées de réflexion et d'action » organisées en Lorraine par un groupe de familles, du 13 au 21 octobre dernier. Désireuses de mener une action positive pour transformer le climat de leur région, ces familles ont, par leur initiative, non seulement éveillé l'intérêt de leur propre entourage, mais accueilli plus de cent personnes venues du reste de la France et d'une dizaine d'autres pays.

Celles-ci ont pu séjourner en Lorraine durant quarante-huit heures ou une semaine entière et partager leurs propres expériences avec tous ceux qu'ils ont rencontrés. Trente-sept foyers lorrains ont ouvert leurs portes pour accueillir et héberger ces visiteurs. Comme l'a souligné non sans humour une Suissesse venue du Jura : « Avec sa capacité d'accueil, la Lorraine dispose d'un produit d'exportation qui n'est pas prêt de s'épuiser ! »

Entre les pôles de cette manifestation – deux rencontres tenues les 13 et 14 octobre à Vigy, dans un centre de formation professionnelle non loin de Thionville, et les 20 et 21 à Metz – une semaine d'action sur le terrain a permis, dans un rayon de cent kilomètres, de multiplier les contacts et les visites avec responsables et militants de tous les secteurs : politique, enseignement, églises, patronat, monde syndical, monde agricole, etc. Les participants, parmi lesquels se trouvaient surtout des Néerlandais, des Allemands et des Britanniques, ont visité certains sites industriels ou historiques (usine sidérurgique, siège de la Communauté à Luxembourg, Institut européen d'écologie à Metz, etc.). Certains d'entre eux ont été reçus par M. Pierre Messmer.



Au cœur de la Lorraine, la ville de Metz, au bord de la Moselle, et sa cathédrale.

ancien premier ministre et président du Conseil régional de Lorraine, d'autres par l'évêque de Metz. On ne saurait entrer dans le détail des échanges très riches qui ont eu lieu à tous les niveaux, mais la note dominante, commune à tous les Lorrains rencontrés, quel que soit le bord auquel ils appartenaient, était celle-ci : la façon dont est traité le problème du chômage des jeunes et du sous-emploi en général n'est-elle pas en train de détruire l'armature morale de notre pays ?

De plus, le lien entre la crise frappant la population de la région et la responsabilité de la Lorraine vis-à-vis de l'Europe, dont elle fait intrinsèquement partie (de Thionville il est possible de se rendre successive-



Ci-dessus : deux des animateurs des journées lorraines : M. Forthoffer, cheminot et syndicaliste, et M. Danguy. Ci-dessous : visite à Scy-Chazelle. Ici, dans la chapelle où repose Robert Schuman. A droite : le maire de Metz, M. Jean-Marie Rausch, reçoit les participants lorrains et étrangers.



ment dans quatre autres pays européens au cours de la même journée), se dégageait nettement de toutes les interventions. C'est ce qu'illustrent ces remarques, glanées au cours de diverses réunions :

Un ancien cadre dirigeant de la sidérurgie britannique :

Cette rencontre m'a montré les dangers qu'il y a à prendre des décisions à court terme, décisions qui permettent de prendre ou de conserver le pouvoir, mais qui repoussent sur les générations à venir la responsabilité de remises en question difficiles et importantes.

Un syndicaliste lorrain :

Il nous faut accepter nos différences de point de vue, car elles nous permettent d'envisager chaque problème dans sa totalité.

Un responsable syndical :

En signant la convention de juillet, nous ne pouvions pas faire n'importe quoi, à cause des besoins du tiers monde. Il faut une meilleure répartition au niveau mondial. Pour maintenir le niveau de vie actuel tout en permettant le développement des pays pauvres, il nous faut accepter d'abandonner certains secteurs de fabrication et développer les secteurs de pointe. Ce ne sera pas facile à cause de nos antagonismes et de notre esprit de clocher, mais il faut aller de l'avant avec les valeurs morales qui favorisent le développement de l'humanité.

Un jeune Lorrain :

Il y a chez nous beaucoup de travailleurs immigrés qui ne sont pas tellement acceptés par les Français. J'aimerais créer une équipe qui se réunirait régulièrement pour parler du racisme et essayer de l'effacer. (Depuis, la première réunion de cette équipe a eu lieu. Elle a rassemblé jeunes Lorrains et Maghrébins préoccupés par ce problème. N.D.L.R.)

Un agriculteur, responsable syndical :

Voulant m'informer sur le problème de la faim dans le monde, j'ai appris que des agriculteurs français avaient aidé des habitants du Sahel, d'abord en envoyant l'équivalent d'une journée de revenus par agriculteur, puis en créant un organisme, l'A.F.A.D.I. Cela m'a conduit à travailler avec cet organisme dans mon département. Les agriculteurs sont encore nombreux en Lorraine et, par leur intermédiaire, un certain nombre de micro-réalisations pourraient se faire dans les pays déshérités. Ce qui compte, c'est que chacun contribue un peu.

Un haut fonctionnaire de la Communauté :

L'Europe n'est plus une puissance militaire. Elle est devenue une communauté. Malgré toutes les rencontres et conférences, il y a encore manque de rencontre entre les hommes. Ce sont surtout des « rencontres de pancartes ». Mais il y a aussi le monde des hommes, qui ne sont pas nécessairement organisés, mais qui savent créer les contacts et qui aspirent à une renaissance. Désormais, les responsabilités vont se déplacer des Etats vers les simples citoyens et les familles.

« N'exportez pas ce que vous avez rejeté »

Mlle Shahnaz Anklesaria, journaliste indienne travaillant pour l'hebdomadaire *Himmat*, a fait entendre la voix du tiers monde : « Malheureusement, bien des gens pensent que nous ne sommes qu'une grande masse affamée, victime de toutes sortes de maladies. J'aimerais rééquilibrer cette vue des choses. C'est comme si l'on disait que la Lorraine n'est qu'un amas d'usines noires.



« Certes, nous avons besoin d'être aidés, de nous développer dans toutes sortes de domaines. Depuis que je suis en Europe, je prends de plus en plus conscience de l'importance qu'il y a à préserver le style de vie qui existe encore chez nous, surtout en dehors des grandes villes. Nous avons à apprendre de tous les pays, y compris des autres pays du tiers monde. Mais de vous, nous voulons apprendre ce que vous avez vous-mêmes appris de plus précieux. N'exportez pas ce que vous avez rejeté, mais ce à quoi vous êtes le plus attachés : le respect de l'homme et de son travail. Aidez-nous à nous attaquer à la corruption qui ronge la fibre même de notre pays et dont la classe moyenne, dont je fais partie, est grandement responsable. Dans la compassion, renforçons-nous les uns les autres. Avant de décider quelles industries pourraient être confiées aux pays du tiers monde, vos responsables pourraient-ils étudier avec ceux des pays en cause toutes les implications possibles, en fonction de leur vision pour l'avenir de leurs peuples ? »

Redonner courage aux hommes inquiets

A l'issue de ces journées, M. Jean-Marie Rausch, sénateur-maire de Metz, recevait tous les participants, visiteurs étrangers et hôtes lorrains, dans les salons de l'hôtel de ville, face à la cathédrale. Sous le titre « Le Bilan et l'Espoir », le quotidien régional *Le Républicain lorrain* rendait compte de cette réception, au cours de laquelle M. Rausch a rendu hommage au « dynamisme et au courage de ceux qui militent dans un mouvement en marche vers une société plus juste ». « Vous avez médité sur une Europe au service de la communauté humaine, a-t-il déclaré, eh bien, cette Europe ne doit pas être uniquement économique ou monétaire. Elle doit progresser grâce au dialogue. Elle a donc besoin d'hommes et de femmes comme vous, décidés à remettre à l'honneur le désintéressement et le dévouement. Face au laxisme, continuez votre action, votre réflexion quotidienne. Face aux difficultés, vous pouvez redonner courage aux hommes inquiets. »

« En Lorraine, parmi des hommes passionnément enracinés dans leur sol et encore très attachés à la religion, écrivait au lendemain de ces journées un participant allemand, ingénieur des mines de la Ruhr, nous avons pu constater combien était opportune et urgente l'application d'un réarmement moral et spirituel pour résoudre les difficultés inévitables de la vie. Ces journées lorraines ne prétendaient pas proposer des solutions toutes faites,

Mais elles ont su donner à tous les participants, comme en a témoigné la presse, l'espoir que des solutions peuvent être suscitées au cœur de chaque individu. »

Citons en conclusion les remarques d'un militant syndicaliste lorrain, qui était un des responsables de ces journées : « Ma femme et moi avons milité tous les deux de notre côté. Le Réarmement moral est ce que nous avons trouvé de mieux. Sur le plan personnel, cette rencontre m'a apporté une profonde espérance, un but défini pour meubler le dernier tiers de ma vie et repenser notre troisième âge le plus intelligemment possible. D'un point de vue réaliste, le Réarmement moral peut devenir pour nous une plate-forme neutre permettant à des hommes de tous bords de se retrouver. C'est pour moi le but essentiel. Cette rencontre européenne est importante, surtout entre Français et Allemands. Ce ne doit pas seulement être l'amitié de nos présidents, il faut aussi que les peuples se retrouvent. Le Réarmement moral devra permettre l'organisation d'une prochaine rencontre entre Lorrains et autres Européens. Nous ne vivons plus notre crise tout seuls. Nous avons appris à ne plus nous contempler. Vous nous avez incités à rester le cœur de l'Europe. Nous voulons l'être avec vous tous. »

**Charles Danguy
et Philippe Lasserre**

PHOTOS : Boudot Lamotte : page 5 C.E.E. : 10 - Channer : 11,14 - Karquel : 7 - Len Sirman Press : 12 - Tetterode : 6 et 7.



En Lorraine, il n'y a pas que des usines et le monde rural est tout autant concerné par la crise. En haut, M. Gérard Barbé, agriculteur mosellan ; en bas, le canal de la Marne au Rhin.



DANS la gamme infinie des relations humaines, celle entre fils et père, comme celle entre fils et mère, occupe une place tout à fait particulière. Dès la petite enfance, et jusque tard dans la vie, c'est une relation qui, d'abord, forme ou déforme un caractère et, plus tard, si les conflits « naturels » qui la caractérisent à un certain moment n'ont pas été surmontés, détermine toute une existence.

Il semble donc impossible d'imaginer que n'importe lequel d'entre nous parvienne à sa vraie maturité d'adulte s'il n'a vu clairement et, au besoin, corrigé, sa relation à ses parents, surtout à son père pour le jeune homme.

En effet, le fils materné et dominé à l'excès par sa mère aura tendance à devenir la proie plus facile de certaines perversions, ou plus simplement à épouser une femme... à caractère dominateur. De même, le fils qui n'aura pas su assumer sa relation avec son père, qui aura laissé déborder en lui la révolte contre un père trop autoritaire, ou trop absent, sera davantage porté à la délinquance, à la rupture totale d'avec le milieu familial, à l'échec de toute une vie, parce que celle-ci aura été écrasée ou négligée, à un moment crucial de son évolution.

Il semble bien, d'ailleurs, que ce problème soit devenu plus aigu à notre époque où ont disparu toute une série de mécanismes, souvent observés dans les sociétés dites « primitives », qui régissaient ces relations et maintenaient l'équilibre social de la tribu ou du village. De plus, on voit de nos jours se côtoyer plusieurs générations adultes, ce qui a parfois l'effet de multiplier les risques dans ce domaine.

Il est donc important, pour tous ceux qui aspirent à une société harmonieuse, et à plus forte raison pour les chrétiens, d'une part de voir clairement la nature de cette relation père-fils, d'autre part de disposer de points de repère pouvant aider au besoin à surmonter cette difficulté très réelle, et inévitable, de la vie.

Créer des rapports d'alliance

Depuis la Grèce antique, avec le célèbre mythe d'Oedipe, le héros qui tue son père et épouse sa mère, et surtout grâce aux constatations établies par Freud et par la psychanalyse à partir de l'étude de la petite enfance, on connaît la fonction essentielle de ce qu'on appelle la « crise œdipienne » dans le développement de l'individu et de la société.

Pour Freud, le complexe d'Oedipe se manifeste en deux étapes entre la deuxième et la douzième année de la vie du garçon. Le père y joue le rôle nécessaire d'intermédiaire séparateur de l'enfant d'avec sa mère. La crise œdipienne a pour résultat de « différer le projet sexuel de l'enfant, de le remettre à plus tard en vue de sa réalisation hors du cadre familial, de préserver l'avenir de la constitution d'une nouvelle famille à la génération suivante, ainsi que la normalité sexuelle de l'enfant. C'est la prohibition de l'inceste » (1). La crise œdipienne est donc d'abord « une crise d'ouverture, une étape décisive du développement permettant l'établissement de « rapports d'alliance propices à la survie de la collectivité » (1).

(1) B. Muldorf, *Le Métier de Père*, Casterman.

Nous et le

ENTRE P

par Philip

Ainsi donc, de même que le garçon restant attaché à sa mère par le cordon ombilical psycho-affectif ne peut pas réaliser son potentiel d'homme, de même le garçon ne surmontant pas la crise œdipienne ne serait pas en mesure d'établir autour de lui des rapports normaux avec le reste de la société, à plus forte raison de créer à son tour une famille normale.

Se construire en s'opposant

Sans sous-estimer les troubles graves qui peuvent se produire dans la vie de nombreux êtres durant ces premières années, troubles qui relèvent alors le plus souvent de la psychiatrie, on peut dire néanmoins que, pour la plupart d'entre nous, cette étape est franchie sans difficulté majeure. Elle est suivie d'ailleurs d'une période différente, durant la pré-adolescence, où les relations entre le père et le fils sont faciles et riches autant que formatrices. Marcel Pagnol, dans le premier volume de son autobiographie (*La Gloire de mon père*) en fait une magnifique évocation. N'oublions pas la force de l'amour familial, qui, à tout âge, guide, soutient, corrige, répare. Heureusement que cette force, qui doit être le premier recours à la moindre difficulté, est présente dans nombre de familles ! Il suffit de voir, à l'inverse, les drames causés par l'absence d'affection véritable d'un père envers son ou ses fils pour en comprendre l'importance.

La deuxième étape, par contre, celle des rapports entre fils et père au moment de l'adolescence et des premières années de l'âge d'homme, est beaucoup plus souvent ressentie de part et d'autre comme très difficile. Il suffit d'écouter les conversations de parents d'enfants entre quinze et vingt-deux ans pour se rendre compte du grave sujet de préoccupation que cela représente, sans oublier les répercussions au niveau de la société : fugues, drogue, délinquance, échecs scolaires, etc.

« On ne se construit bien que quand on s'oppose à quelque chose », disait récemment Mme Monique Pelletier, ministre délégué à la Condition féminine du gouvernement français. Ainsi, dès que la personnalité du fils commence à se former, sa relation avec son père est une relation où se retrouvent côte à côte l'amour et la haine, l'admiration et le mépris, la dépendance et l'indépendance, le désir d'imiter, de ressembler, et celui de rejeter, de différer. C'est la période des choix de vie, des « guerres d'indépendance », voire des ruptures. C'est une période où l'attitude du père est aussi importante que difficile à déterminer. Il est alors particulièrement dangereux, comme le font certains que trouble l'inconstance

es autres

RE ET FILS

e Lasserre

de leur fils ou les manifestations imprévisibles de sa personnalité naissante, d'osciller entre la rupture ou la démission d'une part, l'excès de contrôle ou de manifestations d'affection ou de « copinage » d'autre part. C'est l'époque où un geste de rapprochement peut être décisif, l'initiative de la démarche salvatrice pouvant aussi bien venir du père que du fils.

Innombrables sont les témoignages que l'on peut entendre dans un endroit comme Caux – où l'on est placé devant le défi de l'honnêteté et du changement de vie – de la bouche de jeunes hommes qui se sont sentis poussés par leur conscience à mettre les choses au point avec leur père, à lui dire ce qu'ils lui avaient caché, à se révéler à lui tels qu'ils sont, somme toute à établir des relations d'homme à homme, d'égal à égal. Combien ont dit, après une telle expérience : « Maintenant, mon père et moi nous sommes vraiment amis ! » Démarche capitale, dont j'ai aussi fait l'expérience à l'âge de dix-neuf ans, qui clot les années durant lesquelles affrontements ou séparation ont pu être nécessaires. Pour le fils, même si cela exige du courage et de l'humilité, c'est un grand pas à franchir. Quant au père, ô qu'il est important, à ce moment-là, qu'il soit accueillant, sache rendre la pareille, ne se cache ni se moque, accepte la mutation indispensable qui se déroule sous ses yeux ! Qu'il songe au récit de l'enfant prodigue, à ce retour fêté, à cette image vivante du pardon et de la générosité qui unissent et guérissent. Car il revient parfois au père de prendre les devants, s'il ressent ainsi les choses, tel cet homme politique norvégien qui écrivit à son fils une lettre foncièrement honnête... en français, le recours à une langue étrangère ayant, dans ce cas, sans doute aidé à faire passer un moment difficile et à débloquer la relation.

C'est aussi le moment où le père découvrira que la relation qu'il a eue dans le passé avec son propre père peut être déterminante pour son attitude envers son fils adolescent. Un ami écossais me disait récemment avoir découvert que ses accès de colère, dont son fils de treize ans était la principale victime, venaient de ce que, dans son for intérieur, il n'avait jamais demandé pardon à son père, malgré des « excuses » qu'il lui avait présentées à l'époque. Conscient qu'il était d'avoir privé son père, décédé depuis, de l'affection qu'il aurait dû lui manifester, il lui demanda pardon intérieurement, de tout son cœur, ressentit aussitôt envers son fils un amour nouveau et se découvrit infiniment plus patient.

D'adulte à adulte

Il y a un troisième temps, celui des relations entre le père et le fils adultes l'un et l'autre. Car des difficultés reviennent

parfois, soit parce que certaines ombres n'ont pas encore été dissipées, soit parce que, comme dit le proverbe, le naturel a une fâcheuse tendance, une fois qu'on l'a chassé, à revenir au galop !

Combien d'entre nous, adultes croyant bien tenir en main notre destinée, se sont retrouvés comme petits enfants en présence d'un père ou d'une mère repris par un élan parental aussi incongru que périmé ! Comme cet homme de quarante ans, ayant aidé son père à fermer pour l'hiver la résidence secondaire familiale et qui s'entend dire : « Maintenant, je crois que je pourrai te confier la maison. » A nous, à ce moment, de rester sereins et de ne pas nous laisser aller à des réactions qui ne feraient qu'envenimer les choses. Même à quarante et soixante-quinze ans, il peut être nécessaire de se demander pardon l'un à l'autre !

Comme au moment du passage à l'âge adulte, l'honnêteté reste, tout au long de la vie, le moyen le plus sûr de maintenir des relations saines et normales, de veiller à ce que les accros qui peuvent se produire soient réparés aussi vite que possible. Là aussi, l'idéal est que cette honnêteté soit partagée, et, quand ce n'est pas le cas, que ni les regrets de l'un (« mon fils n'est pas devenu ce que j'espérais »), ni les revendications ou les jugements de l'autre (« mon père ne me comprend pas, ne m'accepte pas tel que je suis ») ne viennent entacher un rapport qui, il ne faut pas l'oublier, doit rester un rapport d'adulte à adulte. Car le temps des relations de dépendance est passé. Malgré les liens affectifs durables et indispensables qui doivent unir les générations, il faut que chacun soit tout à fait libre vis-à-vis de l'autre tout en cultivant de bons rapports comme on cultive un jardin. En particulier, au moment où le fils aborde l'étape délicate et décisive du mariage, il est important que tout soit clair, au besoin à la faveur d'un nouveau moment d'honnêteté.

De plus, et c'est aussi mon expérience personnelle, il faut toujours travailler et retravailler à la qualité de cette relation et ne pas croire que, après une ou deux bonnes explications, le ciel restera éternellement serein ! Enfin, il n'est jamais trop tard, ni de la part du père, ni de la part du fils, si cela n'a jamais été fait, de vivre l'expérience de la vraie honnêteté profonde et libératrice, même si cela implique de remonter à sa petite enfance, de voir en face des réalités que l'on ignorait.

* * *

« N'oublie pas que ton fils n'est pas ton fils, mais le fils de son temps » a dit Confucius. « Le père n'est jamais Le Père, » remarquait de son côté un psychanalyste. C'est en tous cas la lecture que Françoise Dolto fit de la phrase du Christ : « Laissez venir à moi les petits enfants ». Selon elle, le Christ appelle les enfants à quitter leurs parents pour trouver leurs valeurs de vie en lui (2). Si l'arrivée à l'âge adulte, à la maturité, est le fait d'accepter des symboles d'une valeur supérieure, chacun doit découvrir quelles seront les nouvelles valeurs de sa vie. On retrouve là l'analyse de la crise œdipienne, qui doit aboutir à créer en dehors de la famille des relations triangulaires, des rapports d'alliance. On retrouve aussi le symbole qui court tout le long de la tradition chrétienne : l'amour du Père et pour le Père passe par l'amour des hommes les uns pour les autres.

(2) F. Dolto, *L'Évangile au risque de la psychanalyse*. Ed. J. P. Delarue.



La Convention de Lomé : Un accord de coopération économique insuffisamment connu

A notre époque où le décalage entre pays pauvres et pays nantis, la nécessité d'un dialogue nord-sud et d'une solidarité mondiale se trouvent parmi les préoccupations les plus pressantes, il est étrange que l'on parle si peu d'un accord de coopération qui fonctionne sous des modalités et des appellations différentes depuis quinze ans : je me réfère à la Convention de Lomé, qui fait suite à celle de Yaoundé et dont le renouvellement vient d'être signé le 31 octobre dans la capitale togolaise.

A quoi attribuer cette discrétion ? A la propension bien humaine, amplifiée par la presse, à mettre en valeur les coups d'éclat, les conflits ou les catastrophes tandis qu'on néglige ce qui fait tranquillement son chemin. Or la convention de Lomé, qui réunit en une sorte de charte de la coopération les neuf pays de la Communauté économique européenne et cinquante-huit Etats d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique, est un lieu privilégié du dialogue nord-sud. Dans l'article qu'il consacrait à cette convention au moment de son renouvellement, Robert Galley, ministre français de la Coopération, avait raison de souligner dans « Le Monde » qu'il s'agissait là d'un « nouveau visage de la coopération » dessiné sous la forme de « définitions rédigées en commun ».

En effet, il convient d'évaluer à son juste prix les efforts déployés depuis des

années pour parvenir à mettre noir sur blanc, en commun, dans le cadre de la convention, les formules et les processus de coopération qui un jour peut-être pourront servir à une conception globale des rapports nord-sud. Il est aussi frappant, lorsqu'on assiste aux travaux de l'Assemblée consultative de la convention, de constater l'esprit de concertation qui règne dans cette enceinte, même si les antagonismes idéologiques, les invectives, les parti-pris, ne sont pas absents. Comme Claude Cheysson, membre de la Commission des Communautés européennes, l'a souligné récemment, la convention pose comme principe la négociation de groupe à groupe : « Plus de négociations bilatérales, de pays à pays, plus de négociations où le plus lourd des deux partenaires peut être tenté de marquer ses choix, de presser à un alignement. » Lomé, pour Cheysson, c'est « une convention de non-alignement ».

En quoi consiste exactement cette convention, dont les signataires représentent près de 660 millions d'êtres humains ? Elle s'articule autour de plusieurs axes :

- une politique s'appuyant sur l'établissement d'un contrat unique entre deux groupes régionaux, sur une définition commune des instruments de coopération et sur un dialogue permanent :

Le comité paritaire de la convention de Lomé en session à Luxembourg. Le comité paritaire, placé sous la coprésidence du député italien Bersani et de M. Ouédraogo, président de l'Assemblée nationale de la Haute-Volta, est chargé de préparer les travaux de l'Assemblée consultative.

- une coopération commerciale se traduisant par l'ouverture d'un grand marché aux produits ACP (les initiales ACP qualifiant les pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique ayant signé l'accord) ;
- un système de stabilisation appelé STABEX visant à neutraliser au moins partiellement l'effet sur les économies, comme sur les revenus des producteurs, des chutes brutales de recettes provoquées par les fluctuations des cours mondiaux ou par les fortes variations de production (dues par exemple aux caprices de la nature).

Un système quelque peu différent a été institué dans la convention nouvelle pour ce qui concerne les produits miniers.

A ces lignes générales, il faut ajouter quelques traits originaux : cogestion de plus en plus poussée de l'aide au développement ; extension du champ de la coopération à des domaines nouveaux comme la question épineuse des travailleurs migrants ; priorité donnée au secteur rural ; approche régionale des problèmes du développement ; attention particulière portée aux données spécifiques des pays les moins avancés ; responsabilité totale de chacun des pays ACP quant au déclenchement des moyens de la convention et à l'utilisation des outils qu'elle met en œuvre.

Le problème des droits de l'homme

Cet aperçu peut donner une image quelque peu idyllique de ce que représente « l'esprit de Lomé ». Force est de reconnaître qu'il existe encore un grand fossé entre les idéaux proclamés et l'application concrète, ce que n'a pas manqué de souligner à Lomé le président du Conseil des ministres des pays ACP, M. Bernard St John, premier ministre adjoint de La Barbade. Les revendications du groupe ACP ont été loin d'être toutes acceptées. Du côté européen, on regrette que la nouvelle convention ne fasse aucune mention des droits de l'homme. On sent à cet égard une crainte, parmi les pays africains, de voir l'Europe utiliser une telle référence comme un moyen déguisé d'intervention dans les affaires des autres Etats. On décèle aussi un souci, du même côté, de ne pas ébranler l'esprit de solidarité du continent. Et pourtant, on peut se demander, d'une part après les références explicites aux droits de l'homme faites à la

La fougue et l'obéissance

conférence des chefs d'Etat de l'Organisation de l'Unité africaine à Monrovia comme à la conférence du Commonwealth à Lusaka. d'autre part après le verdict prononcé par un comité africain de « sages » au sujet des massacres de Bangui. si une page n'est pas en train de se tourner.

Certains Européens, lors de l'Assemblée consultative réunie à Luxembourg au début d'octobre, se sont montrés inutilement agressifs sur cette question des droits de l'homme. D'autres, plus compréhensifs des réticences des pays ACP, se sont contentés d'émettre un vœu pour l'avenir. Mme Simone Veil a d'ailleurs remarqué avec à-propos que, dans ce domaine, « chacun y investit des valeurs qui ne sont pas toujours totalement superposables ».

Maintenant que les pays de la CEE sont représentés à l'Assemblée consultative par des députés élus au suffrage universel, certains observateurs ne manquent pas non plus de regretter qu'un bon nombre de délégués des ACP ne puissent pas se prévaloir d'une aussi solide représentativité. Mais, là aussi, l'évolution ne peut être précipitée artificiellement.

Enfin, un autre point important n'a pas trouvé de solution vraiment satisfaisante : la garantie des investissements.

Un ferment

Quels que soient les défauts, les lenteurs, les « trous » de la convention, il faut reconnaître cependant qu'elle constitue, selon les mots de Simone Veil, « la seule enceinte internationale qui tente de créer une solidarité de fait entre pays du nord et du sud ». Pour Bernard St John, elle représente « un engagement visant à créer un nouveau modèle de relations entre pays industrialisés et pays en développement ».

Tout le monde estime significatif que la conclusion de la nouvelle convention, avec des améliorations certaines et une augmentation en valeur réelle de ses moyens financiers (1) intervienne en pleine crise mondiale. Claude Cheysson a raison de constater que « la distance ne cesse de grandir entre le style et le contenu de la politique de Lomé et le climat de la négociation de niveau mondial ».

A ses yeux, Lomé doit être « un ferment dans la recherche d'un ordre économique nouveau et plus juste ». Et il lance cet avertissement : « S'il n'y a pas de nouvel ordre, le danger est grand que ce ferment meure ».

Jean-Jacques Odier

(1) Les moyens mis à la disposition de la coopération CEE-ACP pour la durée de la nouvelle convention cinq ans ont été portés à plus de sept milliards de dollars.

Explosive comme les volcans de sa région natale, l'île de Luçon, aux Philippines, Alice Cardel est l'aînée de onze enfants. Son père cultive riz et légumes sur ces terres que ravagent de temps à autres les séismes et les inondations et sur lesquelles retombent souvent les cendres du volcan Legaspi, dont la forme conique parfaite est une curiosité de ce pays.

Ayant obtenu une bourse pour l'université, Alice quitte son village. Quoi de plus contraire à la tradition familiale que cette vie à l'occidentale qu'elle va mener parmi ses camarades étudiants ! Elle éprouve une certaine honte à parler de son père. Elle s'aperçoit d'ailleurs qu'elle en sait bien peu sur ce que représente pour lui son métier,

les habitants prennent des initiatives et assument les travaux eux-mêmes.

Dans les villes, ces équipes de volontaires cherchent du travail pour les jeunes chômeurs, les soustrayant ainsi à la délinquance. Elles font aussi du recrutement : en trois ans, cinq cents volontaires sont à l'œuvre. Devant ces résultats, le gouvernement se sent encouragé à leur donner une formation succincte sur le plan de la santé, du droit et du problème de l'emploi.

Au bout de trois ans d'études, Alice reçoit un prix pour ses qualités d'organisatrice et pour les services rendus à la communauté. Qui plus est, le gouvernement lui donne carte blanche pour l'exten-



En 1967, l'université doit fermer à la suite d'un cyclone. De leur propre chef, Alice et douze de ses camarades se portent au secours des habitants de la ville dévastée. Ainsi naît en Alice une passion à laquelle elle et ses camarades vont consacrer tous leurs loisirs : aller dans les villages par groupe de deux ou trois, découvrir les besoins des habitants. Il n'existe encore aucun service social officiel à cette époque. Son équipe loge chez l'habitant, ne disposant que d'un recoin, isolé de la salle commune par une couverture. Alice et ses amis suggèrent des améliorations possibles aux villageois (consultation de nourrissons, hygiène, etc.) et les réalisent avec leur aide. Ainsi, dans un village, ils créent pour un prix modique une installation sanitaire qui permet d'éliminer quelques causes de maladies. Les jeunes du village sont conviés à poursuivre la tâche. Peu à peu,

sion de ce volontariat à tout le pays.

Peu après, pour l'aider à améliorer la tâche entreprise, le gouvernement décide d'envoyer Alice en U.R.S.S. pour voir ce qui s'y fait dans le domaine de la jeunesse.

La veille du départ, Alice change d'avis : elle a lu un communiqué dans le journal. On y parle d'une conférence du Réarmement moral qui va avoir lieu en Inde. L'esprit qui doit présider à cette rencontre l'intrigue : les participants, qu'ils viennent d'Asie ou d'Europe, se placent sur un pied d'égalité. Ils veulent s'attaquer vigoureusement aux problèmes de leurs pays.

Sans perdre un instant, Alice téléphone au journal, se renseigne : vingt-quatre heures plus tard, elle a convaincu son gouvernement de l'envoyer en Inde pour un mois, tous frais payés.

Les jeunes qu'elle rencontre en Inde forcent son admiration : « Leurs visages



La bourgade de Legaspi, dans l'île de Luçon, où est née Alice Cardel.

rayonnent. Ils mènent une vie droite. Je les envie. » Mais elle reste sceptique sur l'efficacité de leurs idées. Avec l'autorisation de son gouvernement, elle décide de les accompagner dans une tournée qu'ils s'apprentent à faire en Inde : « Je voulais les voir à l'œuvre. »

L'expérience est concluante mais peut-être pas tout à fait comme elle l'imaginait. Face aux critères moraux que propose le Réarmement moral, à l'écoute de la voix intérieure, elle sent de plus en plus sa conscience la travailler. Un jour, n'y tenant plus, elle va trouver une amie pour vider son cœur. « C'est alors que j'ai décidé d'obéir à ma conscience sans plus discuter. Et de donner ma vie à Dieu. »

Elle repense à sa famille. Un nouveau respect pour son père se fait jour en elle. Quant à son jeune frère, un très mauvais élève, qu'elle sermonnait de façon cassante, elle se résoud à lui demander pardon de sa dureté de cœur. « Il m'a fallu quatre jours pour poster ma lettre. Depuis, une amitié est née entre nous. Il travaille mieux et a trouvé sa voie, au grand soulagement de toute notre famille. »

Comme sur des roulettes

De retour aux Philippines, une surprise l'attend : la presse a publié le rapport qu'elle avait envoyé au gouvernement. Tout le pays en parle. Dans l'enthousiasme de ce qu'elle a découvert en Inde, elle se met au travail, changeant son comportement : « En qualité d'organisatrice de l'office de la jeunesse, je me permettais auparavant d'arriver deux heures après les employés, explique-t-elle. Maintenant, j'arrive à 8 heures. » Son équipe devient plus efficace. Elle dispose désormais d'une heure par semaine à la radio. Tout va comme sur des roulettes.

« C'est alors que j'ai commencé à dérailler. L'amour de l'argent et l'ambition personnelle m'ont empêchée de maintenir l'esprit de notre équipe. Par ailleurs mes frères et sœurs ne touchaient pas un centime de mon salaire. Mon seul but était de gagner assez d'argent pour vivre de mes rentes à quarante ans. Alors, pensais-je, je pourrai m'occuper des miens. » Pour y parvenir, Alice démissionne de l'Office de la jeunesse. Le tourisme est un métier plus lucratif. Elle ouvre une agence de voyages, organise des charters, des circuits touristiques, monte un atelier d'artisanat pour touristes où travaillent vingt ouvriers. En un mois, elle gagne plus qu'en un an au service du gouvernement. La voilà bientôt chargée d'animer une station balnéaire luxueuse.

« Une femme de chambre s'occupait de mes affaires, un chauffeur conduisait ma voiture. Habillée à la dernière mode, je sortais beaucoup. Les tentations ne manquaient pas. Ma gaieté de surface attirait les envieux et les admirateurs. » Ce qu'Alice a appris du Réarmement moral, sa famille, sont bien loin. « Pourtant, seule sur la plage, au coucher du soleil, avouet-elle, je me surprénais à rêver d'une tâche à laquelle je puisse consacrer tout mon être, au lieu de n'utiliser qu'une partie de moi-même. »

Dans ce tourbillon lui parvient une invitation aux conférences de Caux. Impossible, pense Alice. Les Philippines sont en pleine guerre civile. Les visas de sortie sont difficiles à obtenir. Mille autres obstacles surgissent à son esprit. Pourtant la pensée s'impose à elle : « Accepte cette invitation. » Puis peu après : « Courage. Ta vie sera passionnante. » Ces deux pensées triomphent de ses hésitations.

Sa décision est prise : elle reprendra la route abandonnée après son retour de l'Inde.

Tout se passe très vite. Le visa est obtenu en trois jours. Mais la question d'argent l'arrête un instant.

Un dialogue s'engage dans son for intérieur : « Ton argent est-il ta propriété ou celle de Dieu ? »

– Celle de Dieu... Mais j'ai travaillé pour le gagner !

– Dieu pourrait te le reprendre instantanément, s'il le voulait.

– Suis-je prête à tout lui donner ? »

Le jour même, Alice met son magasin en vente, vide son compte en banque, vend ses actions, renonçant aux revenus qu'elle en tirait. « Jusque-là j'avais vécu sur le sable mouvant et ne faisais que patauger. Dieu m'a emmenée au large sur son hors-bord, et m'a dit : « Saute en pleine eau : je serai avec toi. »

Disponibilité

Le billet pour Caux une fois acheté, elle se sent totalement libre : « Voilà le meilleur investissement que je peux faire pour l'avenir de mon pays et ma famille. » Elle qui donnait des ordres apprend à en recevoir dans les travaux les plus humbles. Elle qui organisait des soirées s'active à la cuisine et sert les invités. Sans un centime de salaire, elle apprend à partager ce qu'elle a. « Au début, je refusais les conseils. Maintenant je les accepte : en regardant ma vie à la lumière de l'honnêteté, de la pureté, de l'amour, il n'y a rien dont je puisse me vanter. »

Cette humilité fait d'Alice une femme toute différente. Le volcan bouillonne toujours mais canalisé par l'amour des autres et la disponibilité totale de sa personne. Elle est prête à se donner sans partage là où Dieu le lui demande et quoi qu'il demande. Invitée au Brésil, elle résiste d'abord à cette idée. « Si je dois aller dans le tiers monde, mieux vaut retourner dans mon pays. » Elle passera dix-huit mois en Amérique du sud. « Sans Alice, nous dit aujourd'hui une de ses compagnes, jamais nous n'aurions pu organiser la conférence internationale du Réarmement moral à Salvador de Bahia. »

En ce moment, Alice est sur le point de retourner dans son pays, auquel elle n'a cessé de songer. « Ce n'est pas tant d'argent que mes compatriotes ont besoin, mais de compassion. Nous rivalisons pour avoir la première place, sans nous soucier des autres. J'ai vécu ainsi. Mais nous pouvons reconnaître que nous avons fait fausse route et changer d'attitude. »

Ainsi elle reverra bientôt son volcan, son archipel, sa famille. Elle s'emploiera à faire connaître la tâche à laquelle elle se consacre. Mais d'autres pays l'appellent déjà...

Evelyne Seydoux

Voyage autour du monde

A plus de quatre-vingts ans, Irène Laure vient d'entreprendre, en commençant par l'Inde, un tour du monde qui la conduira ensuite au Japon, à Hong-Kong, en Australie et aux Etats-Unis. L'ancienne députée de Marseille désire rendre personnellement visite aux dirigeants de ces pays où, au cours des trente dernières années, elle a travaillé avec les équipes du Réarmement moral. Rappelons que Mme Laure, à la fin de la deuxième guerre mondiale, avait grandement contribué à la réconciliation franco-allemande.

A la foire de Francfort

En 1979, comme chaque année, la maison d'édition du Réarmement moral en Angleterre, *Grosvenor Books*, a tenu un stand à la foire du livre de Francfort. Plusieurs titres ont retenu l'attention des éditeurs étrangers, notamment *Le Défi féminin*, de Claire-Evans-Weiss, *Listen to the children*, de Annejet Campbell, *A flame in the darkness*, un livre de l'artiste norvégien Victor Sparre sur les dissidents soviétiques. Nombreux sont les visiteurs du stand qui ont exprimé leur reconnaissance pour l'éclairage spirituel que ces ouvrages apportent sur les problèmes actuels.

Journées genevoises

Des journées d'information du Réarmement moral ont eu lieu à Genève, du 8 au 10 novembre, dans les bureaux du 3, rue de Varembe. Elles visaient à faire mieux connaître les objectifs, les moyens

d'action et le financement du Réarmement moral, ainsi qu'à récolter des fonds.

D'heure en heure étaient présentés films documentaires et programmes audiovisuels consacrés aux conférences de Caux et à l'action mondiale du Réarmement moral.

L'Échelle dans le Val de Loire

Quelque cent cinquante personnes ont assisté samedi 10 novembre dans une église d'Orléans à une représentation de la pièce *L'Échelle*, de Peter Howard. Les acteurs venaient de Bourgueil, dans la région de Tours. La *Nouvelle République* publie un compte rendu sous le titre « Le Réarmement moral : un engagement difficile ». La semaine suivante, c'est à Bourgueil même qu'avait lieu une représentation.

Panchgani : Un impact étonnant

De retour d'Inde un correspondant nous écrit :

« Chaque mois de la saison sèche, à Panchgani, le centre du Réarmement moral en Inde, des délégations d'entreprises participent à des séminaires industriels. S'il est difficile de juger déjà l'impact national de ces rencontres, on doit constater sur le plan personnel des effets étonnants, rapides même, puisque chaque séminaire ne dure que cinq jours.

« Le 9 octobre à la fin de l'un d'entre eux, un ouvrier d'une entreprise de Poona nous raconte qu'il s'était battu avec ses frères et sœurs et ne les avait plus vus depuis dix ans. Une semaine plus tard, il réunit chez un camarade dix ouvriers de l'usine et leur raconte qu'il a déjà présenté ses excuses à chacun de ses frères et sœurs. En fin de soirée, tout

le groupe, en silence, écoute la voix intérieure et cherche que faire pour améliorer les relations entre les ouvriers de la région et ceux du nord de l'Inde dans leur entreprise. « Depuis longtemps déjà j'avais supprimé chez moi, dit-il, toutes les statuettes, les images et livres rappelant Dieu. Aujourd'hui j'ai retrouvé la foi. »

« Lors du même séminaire, un syndicaliste de Bombay, coléreux et difficile selon ses propres termes, déclare : « C'est pour moi le début d'une nouvelle vie. » Joueur de cartes, il s'était brouillé avec ses frères. Dès son retour, il se rend chez eux, s'agenouille et demande pardon.

« A leur retour de Panchgani, le directeur administratif

d'une grosse affaire de produits pharmaceutiques de Bombay et deux ouvriers, militants communistes, réunissent des membres du personnel pour leur donner un compte rendu. Il est décidé d'envoyer une deuxième délégation au prochain séminaire.

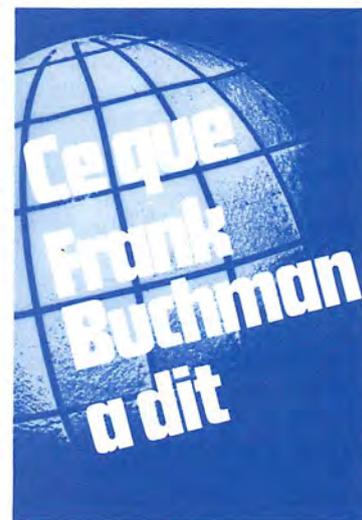
« Certains délégués ont fait deux à trois jours de voyage pour atteindre Panchgani, dans les montagnes du Maharashtra. On ne peut qu'être impressionné par l'ouverture de cœur et d'esprit des Indiens de toutes conditions qui leur permet de si vite comprendre et expérimenter le changement dans leur propre vie et ainsi, de mois en mois, sont posés les fondements d'un nouvel état d'esprit dans ce grand pays. »

Aux Editions de Caux

Le 2 novembre, l'émission *Apostrophes* d'Antenne 2 était consacrée à la foi. Parmi les auteurs réunis autour de Bernard Pivot : André Frossard et Roger Garaudy.

Le premier parla de façon attachante de sa foi personnelle, du réconfort qu'apporte une rencontre avec Dieu, alors que pour le second, toute résonance religieuse ne pouvait être qu'un « appel aux vivants » pour sauver l'humanité des dangers mortels qui la menacent. Certes il n'y eut pas d'affrontement agressif entre ces deux conceptions, mais à aucun moment elles ne se rejoignirent et l'on ne sentit même pas l'amorce d'une compréhension réciproque.

Celui qui a étudié la pensée de Frank Buchman ne peut manquer d'être frappé par l'extraordinaire conjonction qu'il a réalisée entre ces deux dimensions. Chez lui, la foi personnelle devenait le moteur d'une volonté de changement dans le domaine social, économique et politique,



aussi bien que dans le comportement des individus.

A partir des discours et des causeries qu'il a prononcées entre 1932 et 1961 et qui constituent pratiquement ses seuls écrits, un choix de textes vient d'être publié aux Editions de Caux sous le titre *Ce que Frank Buchman a dit*. Ce petit volume constituera une inspiration quotidienne précieuse pour tous ceux qui veulent ainsi relier leur foi aux besoins du monde.

Charles Piguet

En vente à nos adresses
Fr.s. 3. - 8 FF.

Comment est intervenue, en 1971, la réconciliation soudanaise

Nous reproduisons ci-dessous le récit fait à Caux par l'ancien ministre soudanais de la culture et de l'information, M. Bona Malwal, en août 1979, lors de la session à l'intention des hommes politiques. L'ancien ministre évoque les événements qui ont abouti à la politique de réconciliation nationale que mène le président Nemeiry. (Voir Tribune de Caux, n^{os} 65 et 75.)

Le Soudan est le plus grand pays d'Afrique : c'est aussi le plus complexe. Au nord vivent des Arabes musulmans, au sud des noirs chrétiens, dont je suis.

C'est en 1956 déjà, quelques mois avant l'indépendance, qu'éclatèrent des troubles qui se transformèrent bientôt en véritable guerre civile : celle-ci dura près de dix-sept ans. Les Anglais quittèrent le pays, transférant le pouvoir aux Soudanais du nord. Dans le sud, nous n'avions plus qu'une chose à faire : combattre pour défendre les droits légitimes de notre peuple. Le chef de notre résistance, le général Lagu, déclara à cette époque qu'il ne voyait aucune contradiction entre sa foi chrétienne et sa lutte pour la justice et l'égalité. Le gouvernement de Khartoum refusait de négocier, car il soutenait que les chefs de la rébellion ne respectaient aucun accord.

Par la suite, nos rapports avec le gouvernement du président Nemeiry se sont améliorés à la faveur de certains événements. Un incident, en particulier, prouva aux nordistes qu'ils n'avaient pas affaire à une poignée de miquisards cruels, mais à l'action réfléchie d'hommes qui défendaient des droits légitimes : au moment où les contacts entre les deux camps se multipliaient, un avion nordiste s'écrasa en plein territoire sudiste : ce furent nos résistants qui secoururent les survivants. Au lieu de les maltraiter, ils leur donnèrent des soins, les conduisirent à la ville la plus proche et les remirent aux forces gouvernementales.

Après de longs mois de négociations, un accord fut conclu, dotant la province du sud d'un gouvernement régional autonome. L'accord fut annoncé officiellement à Khartoum le 3 mars 1972 par le président Nemeiry. Lorsqu'il en reçut le texte, le général Lagu était en brousse. Avant d'en appliquer les modalités, il décida que, pour répondre à la bonne volonté qu'avait manifestée le président, un cessez-le-feu serait établi. Il se rendit ensuite à Juba, la capitale du sud, voir le général Nemeiry. Lorsqu'il le rencontra, il

lui remit, en gage de paix, une arme sudiste. Le président la lui rendit aussitôt avec ces mots : « Nous rendons hommage à ceux qui ont combattu contre nous : nous les invitons à unir leurs forces armées aux nôtres pour que nous assurions ensemble la défense du Soudan. »



M. Bona Malwal

Depuis 1972, le sud jouit de l'autonomie interne et Khartoum a respecté les termes de l'accord. Le général Lagu est aujourd'hui président du gouvernement autonome du sud.

Lors des négociations, une question essentielle se posait : celle de l'intégration des forces rebelles et gouvernementales. La réussite de cette opération délicate exigeait que chacun ait entière confiance dans les mobiles de l'autre. Aujourd'hui, dans le sud, l'armée comprend 50 % de nordistes et 50 % de sudistes : les soldats reçoivent tous sans distinction la même instruction ; le commandement est exercé par des officiers issus des deux parties du Soudan. Autrement dit, si le commandant vient du nord, son subordonné immédiat est obligatoirement un homme du sud ou vice-versa. Ce système fonctionne à l'éche-

lon de la division, du bataillon et même de la compagnie.

La réussite de l'expérience soudanaise repose sur le principe de l'« Unité dans la diversité ». Nous, les gens du sud, avons dû nous rendre à l'évidence que nous ne pouvons rien au fait que nos compatriotes du nord sont musulmans et arabes. Aucune mesure politique, aucun système de gouvernement ne peut rien y changer. Nous devons œuvrer à partir de l'unité que l'on peut créer dans la diversité. Le bon fonctionnement des deux gouvernements est lié au respect qu'à chacun des cultures, des religions et des races différentes qui sont partie intégrante de notre pays. Voilà huit ans que l'expérience dure : la leçon que nous en tirons, c'est que la diversité, loin d'être une source de division, apporte au Soudan une richesse supplémentaire. Nous ne pensons pas avoir payé trop cher cette collaboration et cet équilibre si rares et si précieux.

Lorsque les premiers contacts furent établis entre adversaires du nord et du sud, nous avons eu plus d'une fois l'impression qu'une force surnaturelle était au travail. Il était essentiel, alors, que des relations personnelles s'établissent entre les uns et les autres. Quelque chose m'arriva à ce propos que je n'oublierai jamais, car cet incident a joué son rôle dans l'histoire de mon pays.

Retrouvailles dans l'ascenseur

Sayed Ahmed El Mahdi est un chef musulman très influent. Il était à Caux il y a quelques années. A l'époque des premières négociations, il était ministre de l'intérieur et comme tel chargé de faire régner l'ordre.

J'étais alors le seul porte-parole possible des sudistes : j'avais fondé un journal qui dénonçait les exactions des nordistes dans la province du sud. En raison de ses fonctions, Sayed El Mahdi m'accusait de mensonge et m'arrêtait toutes les fois qu'il estimait que mes déclarations étaient fausses. Sa police faisait irruption dans mes bureaux et j'étais jeté en prison, pratiquement toutes les semaines. Celle-ci était un lieu infâme. Cette situation a duré environ deux ans. Toute espèce d'amitié entre lui et moi me semblait impensable.

En 1967, devenu député, je fus moins inquiété pendant quelques temps. Puis, le général Nemeiry prit le pouvoir. Une de ses premières mesures fut d'interdire tous les journaux. Une semaine plus tard, il leur rendit à tous la permission de paraître, sauf au mien. Il préférait cela, plutôt que de me mettre sous les verrous, me fit-il dire.

A quelquel temps de là, nous travaillions. Sayed Ahmed El Mahdi et moi, dans le même immeuble. Nous nous évitions consciencieusement. Utilisait-il

l'ascenseur ? J'attendais qu'il eût fini. Un jour, il s'est caché pour m'épier. J'étais à peine entré dans l'ascenseur qu'il m'y suivit et me tomba dans les bras comme si nous étions de grands amis. Je fus pris de court. On ne repousse pas une marque d'amitié si généreuse et sincère.

« Depuis longtemps, je souhaitais réparer mes torts envers vous, me dit-il alors. Je regrette tout ce qui s'est passé entre nous. Je regrette surtout que nos activités respectives m'aient contraint à vous arrêter constamment. Je ne l'ai jamais fait pour des raisons personnelles : j'ai respecté ce que vous tentiez de faire. Me pardonnez-vous ces années perdues ? »

Ce jour-là, la conversation s'est poursuivie longuement entre nous. Notre réconciliation date de cet incident : nous sommes devenus bons amis, travaillant de pair chaque fois que c'est possible. Plus tard, quand Sayed Ahmed El Mahdi et ses amis ont eu maille à partir avec le gouvernement dont j'étais membre, j'ai plaidé en leur faveur. J'ai suggéré au président d'envisager une réconciliation avec Ahmed, alors en prison. Le président m'a entendu et Ahmed fut libéré. Il siège aujourd'hui au comité central du parti au pouvoir.

Cette amitié, et bien d'autres, sont nées du pardon. Elles sont le ciment qui maintient notre unité au milieu des tensions présentes.

**Cherchez-vous
une idée
de cadeau ?**

Voyez

F. TAGINI S.A.

*Quincaillerie
Articles de ménage
Gaz en bouteille*

84, rue Ancienne
1227 Carouge-Genève
Tél. 42.41.60

CHANGER - TRIBUNE DE CAUX 1979 - INDEX

REFLEXIONS/DOCUMENTS	N^{os}	RECITS ET TMOIGNAGES/ QUINZE-TRENTE	N^{os}
Paul CAMPBELL		Utpal BORDOLOI	93
A l'assaut du marché chinois	93	Claude BOURDIN	
Daniel DOMMEL		Dix mois à Caux, pourquoi ?	89
La vraie vie	96	Jacky BRANDT	
Rajmohan GANDHI		L'exercice de la démocratie	97
Le Cambodge et la guerre	90	Conrad HUNTE	87
Philippe LASSERRE		Antoine JAULMES	
Leçons de 1978	87	Ce que l'Inde m'a appris	97
Nous et les autres ; entre père et fils	98	François LESSART	
Bona MALWAL		Rencontre au Canada	94
Réconciliation soudanaise	98	Jean-Louis NOSLEY	
Robert MULLER		Lettre d'Amérique latine	91
Notre planète et nous	87	J.-J. ODIER	
Jean-Jacques ODIER		Carnet de route africain	92
Le Réarmement moral, pour quoi faire ? I et II	89/90	L'Homme à la chemise rouge	94
Nous et les autres : quelques suggestions	97	Evelyne PUIG	
Robert SCHUMAN		Un Noël inespéré	98
L'esprit de l'Europe	93	Mission sous l'uniforme	91
Albert TEVOEDJRE		Pour l'avenir de l'ITALIE	94
Solidarité des peuples, dignité de l'homme	97	Pourquoi ne pas l'appeler Dieu ?	96
Cardinal A.-B. VILELA		REARMEMENT MORAL/CAUX	
Le Réarmement moral, une idée dynamique	91	Trois cents BRITANNIQUES à CAUX	95
SUJETS DU MOIS		Dix mois à CAUX, pourquoi ?	89
L'ALLEMAGNE plus proche de nous	90	L'éte à CAUX en un seul coup d'œil	91
L'AFRIQUE DU SUD à l'heure du changement. Entretien avec Manasseh Moerane	96	Ouverture de l'Assemblée de CAUX	93
Les chances du CANADA		CAUX : Conférence des Familles	95
Philippe Lasserre	93	CAUX : HOMMES POLITIQUES et INDUSTRIE	96
Demain, quelle EUROPE ?		Rencontre au CANADA	94
Message EUROPEEN	91	Journées en LORRAINE	98
La FAMILLE, un laboratoire	95	Rencontre à ORLEANS	91
Le rêve LIBANAIS est-il encore possible ?	92	Conférence à PERTH	89
Présence de SAINT FRANÇOIS	94	Une équipe internationale à SRI LANKA	89
SRI LANKA, le pari communautaire		BONNES FEUILLES	
Eliane Maillefer	89	Cette Force dans ma vie (Les Idées ont des jambes)	88
TRIBUNE DU MONDE/ NOTRE TEMPS		Ce Monde que Dieu nous confie	91
Instantanés AMERICAINS		Pour le meilleur et pour le pire (Le Défi féminin)	95
Rajmohan Gandhi	93	UN LIVRE, UNE IDEE	
CHINE, Mao aux oubliettes		BONS ET MAUVAIS ELEVES (J. Repusseau)	87
David Bunton	87	DES CHOSES CACHEES DEPUIS LA FONDATION DU MONDE (René Girard)	90
Le COMMONWEALTH face au défi rhodésien		CE QUE JE CROIS (A. Chouraqui)	93
Andrew Stallybrass	95	L'EVANGILE AU RISQUE DE LA PSYCHANALYSE (F. Dolto)	88
Le JAPON n'est pas ce que l'on croit		LES METHODES JEAN PAIN OU UN AUTRE JARDIN (Ida et Jean Pain)	92
Gordon Wise	93	PAUVRETE, RICHESSE DES PEUPLES (Albert Tévoédjré)	89
JORDANIE, vers un meilleur dialogue entre chrétiens et musulmans		LE TESTAMENT DE DIEU (B.-H. Lévy)	96
Peter Everington	94	ENTRETIENS ET AUTRES ARTICLES	
NAMIBIE, année zéro	87	Dans l'hebdomadaire suisse	
NIGER, Bernard Zamaron	92	CONSTRUIRE	95
NIGERIA, le retour à la démocratie		ELEPHANT ET SOURIS	89
Gérald Henderson	88	La FAMILLE en question(s)	90
DANS LA MELEE/PROFILS		Au cœur de la vie FAMILIALE, le respect de l'autre (Ch. Piguët)	92
John BOCOCK	92	Lettre de LORRAINE (Ch. Danguy)	89
Alice CARDEL	98	Mihajlo MIHAJLOV (Entretien)	90
Arthur KANODEREKA	88	Manasseh MOERANE (Entretien)	96
Heinz KRIEG	90	Après la mort du cardinal OTTAVIANI	95
Ashwin PATEL	97	TRIBUNE DE CAUX, réponses au questionnaire	88
R.P. Osmar RIBEIRO	96		
Adolf SCHEU	88		
Keith STANDRING	95		
Elsa VOGEL	87		

Vous avez tout intérêt à débarquer en Amérique parfaitement relaxé.



Une fois arrivé à New York, il se peut que votre emploi du temps vous permette de vous offrir un match de base-ball, un musical à Broadway ou un dîner au World Trade Center.

Mais aurez-vous encore assez d'allant?

Certainement, surtout si vous avez pu vous détendre et vous reposer durant le vol. A bord d'un avion Swissair, par exemple.

C'est avant tout une question d'espace: sur le DC-10-30, il n'y a, en classe économique, que 8 sièges par rangée (au lieu de 9) et sur le Boeing 747, 9 sièges (au lieu de 10). Cela uniquement parce que Swissair souhaite que vous y soyez parfaitement à votre aise. D'autre part, les repas sont copieux - tout en étant légers - et fort aimablement servis. Cela aussi, pour vous maintenir en forme. Quant aux programmes de divertissements, ils sont variés à souhait.

Cela dit, l'Amérique vous propose, elle aussi, des programmes particulièrement attrayants. Offrez-vous, par exemple, 8 jours à New York. Une inoubliable semaine pour Fr. 1433.- déjà.

A moins que vous préfériez passer 8 jours de vacances balnéaires en Floride (dès Fr. 1791.-). Ou encore, que vous optiez pour la combinaison de ces deux offres, soit 16 jours de rêve, depuis Fr. 2158.-.

Bénéfiques, ces avantages le seront à coup sûr pour vous et pour votre porte-monnaie. Vous le constaterez en feuilletant notre prospectus en couleurs où figurent encore d'autres variantes, et notamment une croisière aux Caraïbes.

Il va de soi que Swissair ou votre agence de voyages IATA vous donnera volontiers tous les renseignements nécessaires.

Coupon à envoyer à:
Swissair SGVP, Gare de Cornavin, 1211 Genève 2.

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

NP/localité: _____

swissair 